EXTRAIT

« *Chrétiens d'Orient, résister sur notre Terre* » de Mgr Pascal Gollnisch.

Rester sur leur terre P. 93 à 109

Si l'on me demande d'essayer d'aider au maintien d'une présence chrétienne en Orient, je suis bien forcé de réfléchir à une solution au sein même de ces sociétés musulmanes – même si je n'en suis pas le plus grand expert – parce qu'elle est la condition essentielle de la survie des chrétiens. Il ne s'agit pas simplement de leur apporter un soutien matériel. Or qu'avons-nous compris de ces sociétés orientales, dont nous sommes encore persuadés qu'elles ont leur propre mode de vie, incompatible avec nos idées ? Qu'avons-nous appris de l'islam, nous Occidentaux, nous Français qui fermons souvent les yeux face à toute religion au nom d'une laïcité mal comprise ? Si je suis revenu sur l'histoire du peuplement chrétien dans la région, je ne peux prétendre expliquer la situation actuelle sans expliquer également ce que j'ai compris de l'histoire islamique et de son impact sur les sociétés moyen-orientales modernes. J'ai la sensation que les Occidentaux projettent sur les autres religions les schémas des religions qui ont marqué leurs propres traditions. Nous cherchons notamment à retrouver dans l'islam la hiérarchie chrétienne à laquelle nous sommes habitués, l'équivalent d'un pape, de ses cardinaux, des évêques. Or nous recherchons des structures dans une religion qui n'a pas cette construction. N'étant en rien islamologue, je ne peux me permettre de discourir sur les origines de l'islam. En revanche, de sérieux travaux d'études sont menés depuis longtemps sur le contexte historique de sa naissance, sur les premières relations entre Mahomet et le monde juif existant à Médine, par exemple. Sur ses relations avec les chrétiens de l'époque, qu'ils aient été monophysites, nestoriens, chalcédoniens ou orthodoxes. Mais aussi sur les relations de l'islam au paganisme. Et je regrette de ne pas voir leurs conclusions occuper au moins autant de place dans l'espace médiatique que la parole de prétendus experts. Car comment comprendre l'islam actuel si nous n'avons aucune connaissance de ce qui le fonde et l'a nourri depuis ses origines ? Lorsque l'islam est né, au VIIe siècle, le polythéisme faisait incontestablement partie du décor. Or qui dit polythéisme dit également idolâtrie. Et qu'est-ce que l'idolâtrie sinon une recherche de Dieu qui ne peut s'étancher que dans sa

proximité ? L'idolâtrie, c'est placer Dieu à portée de main, refuser qu'il soit lointain et inaccessible. Et l'islam, très tôt, a lutté contre ce dévoiement, contre ce Dieu que l'on se donne à soi-même et qui découle forcément d'une démarche erronée. Qui conduit enfin à ne plus croire « comme il faut », à devenir « mécréant ». Une idole matérielle, relative, en laquelle le croyant place toute sa foi pour se rassurer, pour toucher du doigt une entité qui le dépasse, ne saurait être Dieu. Suivant ce raisonnement, l'idolâtrie est bâtie sur un mensonge et asservit le croyant. Il semble que pour l'islam, Dieu soit transcendance et qu'il ne puisse jamais entrer dans notre expérience quotidienne, usuelle, visible. Il ne réside que dans un au-delà impalpable.

Islam et modernité rationnelle

Il me semble aujourd'hui, lorsque j'essaie de comprendre ses ressorts, que le véritable combat spirituel de l'islam serait d'affirmer la transcendance divine. Au point que, poussé à des formes extrêmes, les djihadistes reprochent à l'Occident son matérialisme. Donc une forme d'idolâtrie. Et sur ce point, je reconnais qu'il est particulièrement difficile de nos jours de ne pas tomber dans la tentation idolâtrique. Il n'est pas simple d'être athée, d'affirmer la non-existence de Dieu. Or l'homme est en quête d'absolu et, lorsqu'il ne le trouve pas, il se le donne à soi-même. Ainsi, notre rapport à l'argent, au plaisir, au pouvoir, à la réussite personnelle et même au football peut relever d'une forme d'idolâtrie. Aux yeux de l'islam, c'est là que réside la faute. Mais je ne peux m'empêcher de considérer qu'en l'enfermant dans une transcendance trop absolue il prive Dieu de jamais en surgir. Si dans le christianisme Dieu s'est fait homme, pour un musulman il est transcendant et ne peut avoir le loisir de se faire homme s'il le souhaite. Autrement dit, nous, chrétiens, affirmons tout autant sa transcendance, mais nous le laissons libre de choisir d'en surgir, de s'incarner. Et ainsi de venir jusqu'à nous. Par ailleurs, cette incarnation divine pose une autre difficulté spirituelle à l'islam. Car lorsque Dieu se fait homme, il se fait aussi fragile et vulnérable. Il accepte d'avoir faim, soif, d'aimer, d'être trahi, de pleurer devant la souffrance du monde, de connaître cette souffrance et finalement d'en mourir. Cette dualité me paraît inacceptable en islam, qui reconnaît, me semble-t-il, un Dieu qui ne serait que puissance. Cette vulnérabilité du Christ conditionne a priori notre regard et notre attitude envers la fragilité. Même si les chrétiens n'y sont pas nécessairement fidèles. Qui tend réellement l'autre joue quand on l'a frappé sur la première ? Quel chrétien – en dehors de l'acte liturgique d'un Jeudi saint – laverait les pieds des autres comme le Christ le fit pour ses apôtres ? Qui suit le Christ qui préconisa : « Si on te prend ton manteau, donne encore ta tunique » (Luc, 6:29) ? Les sources du christianisme affirment néanmoins cette nécessaire appréhension de la faiblesse, à l'image de saint Paul : « C'est dans ma faiblesse que Dieu peut se déployer. » La vie même du Christ est un message, et le prophète Mahomet est loin d'avoir eu la même. C'est là un premier point très important et je regrette de ne pas le voir émerger assez dans les débats actuels. On n'éclaire pas suffisamment

aujourd'hui les sources spirituelles de chacune des deux religions, pour en rester à de plates affirmations selon lesquelles toutes les religions sont faites d'amour. Or elles sont tout autant faites de haine, mais le reconnaître ne fait pas progresser davantage la discussion. Les premiers siècles de l'islam furent faits de conquêtes : en un siècle, les musulmans montaient jusqu'à Poitiers et poussaient à l'est jusqu'aux portes de l'Inde. À l'opposé, les premiers siècles du christianisme furent des siècles de persécutions. Cela marque différemment, me semble-t-il, le destin de chacune de ces religions. L'islam s'étant ainsi fondé sur des notions de puissance et de domination, il lui est sans doute plus difficile de séparer pouvoir et religion. Le Christ a, quant à lui, renoncé à l'exercice du pouvoir dans son attitude vis-à-vis de Pilate. À partir de là, une autorité religieuse s'est construite, développée et élaborée à travers ces temps de persécutions, sans rencontrer de réalité politique. Bien sûr, quelques siècles après le Christ, la tentation politique reprit le dessus. Mais – à l'exception des États pontificaux ! – il a toujours existé une distinction entre pouvoirs politique et religieux. Lorsque le second cède à cet attrait de la puissance, il est infidèle au Christ. Dans l'islam, la puissance de Dieu se développe aussi bien dans les deux domaines. Ce qui a eu, je pense, plusieurs conséquences majeures. Notamment une instrumentalisation politique et récurrente des religions. L'Église de France, pour y échapper jusqu'au XXe siècle, a pu se placer sous l'autorité du pape. Mais l'islam ne repose sur aucune véritable structure ou institution, mis à part le calife – dont les Turcs ont repris le titre pour eux jusqu'à ce que Mustafa Kemal Atatürk y mette fin dans les années 1920. Sans une autorité reconnue par tous, il y a autant d'islams qu'il y a de musulmans – du moins dans sa branche sunnite. Le monde musulman est donc pluriel, et son clergé dépourvu d'organisation saisissable. Cette réalité en fait une religion difficile à appréhender pour nous, Occidentaux, qui sommes habitués à hiérarchiser la moindre assemblée dès lors qu'elle réunit plus de deux personnes. Toute force sociale a nécessairement une structure dans notre conception, un chef, un conseil qui l'entoure et l'épaulé, des commandements intermédiaires, etc. Mais l'islam n'a pas cette possibilité, à moins de se forger la figure d'un calife qui détienne un pouvoir exclusivement religieux. Or cette séparation des pouvoirs n'entre pas dans la culture sunnite, par exemple. Cette dernière paraît inquiétante à l'époque actuelle, car le monde ne parvient pas à savoir qui en possède les rênes. Abou Bakr al-Baghdadi s'est autoproclamé calife et je ne connais aucune loi islamique qui confirme ou contredise sa prétention à la direction religieuse. Il existe là un vide qui laisse une ouverture aux excès et, à tout chef terroriste, la possibilité inquiétante d'accaparer l'islam pour parvenir à ses fins. Ce qui ne signifie pas que la démarche de Daesh ne soit par ailleurs politique. Il est tout aussi absurde d'affirmer que le groupe islamiste n'a aucune visée religieuse, la réalité mêle les deux composantes et complexifie les manœuvres dans la région. Outre cette instrumentalisation extrême de la religion, il est sans doute plus difficile pour le monde chrétien d'établir un dialogue avec l'islam sunnite, dont aucune autorité reconnue ne peut encadrer le discours et garantir qu'un mot prononcé par l'un sera respecté par son voisin. Cet état de fait lui offre aussi bien

une liberté de parole qu'une position bancale vis-à-vis d'un interlocuteur extérieur. La branche chiite compte, elle, plus de structures (ne serait-ce que par la présence de l'institution des ayatollahs, qui pourra peut-être un jour permettre des avancées notables) et se concentre par ailleurs de nos jours essentiellement en Iran, qui n'appartient pas au monde arabe, mais aussi en Irak, au Najaf. Cela pose une certaine distance culturelle qui pourrait – je l'espère – permettre un jour une lecture plus distanciée et plus critique de l'islam. D'autre part, la dimension eschatologique du chiisme porte l'idée d'une rédemption par la souffrance, qui le rapproche de la pensée chrétienne. Il se reconnaît aussi plus aisément dans la figure du martyr à travers l'épisode du massacre des fils d'Ali, descendants du Prophète et premiers chiites. C'est sa reconnaissance de celui qui souffre qui me donne encore des raisons de croire que l'islam porte en lui les moyens de se distancier de la puissance et que l'une de ses deux branches au moins prendra bientôt les devants d'une réforme. Mais pour l'instant, par leur important dynamisme démographique, les sociétés à majorité musulmane tendent à devenir des sociétés musulmanes, aux frontières desquelles sont peu à peu rejetées les autres communautés. Ce qui ne relève plus du même concept... Une terre est une terre, elle n'est ni musulmane, ni chrétienne, ni juive, qu'il s'agisse de la Syrie, de l'Égypte, de la France ou de l'Allemagne. Il n'y a pas aujourd'hui moins de chrétiens qu'autrefois, en chiffres absolus. En revanche, leur part dans les sociétés s'est peu à peu réduite, ce qui ne justifie pas pour autant que leur pays soit labellisé sans eux. Je pense que l'islam doit s'interroger : comment peut-il faire évoluer son regard sur le non-musulman et travailler à la construction d'une société où le plus faible a également sa place ? L'univers musulman est confronté à la modernité rationnelle, scientifique, comme le sont par ailleurs toutes les religions révélées. Toutes se débattent avec ces questions. Le christianisme a connu ses propres difficultés, de Galilée à la terrible crise du modernisme au XIXe siècle, dont certaines condamnations par la hiérarchie catholique de l'époque paraîtraient très archaïques à nos contemporains. Il est parvenu parfois à un certain équilibre, souvent instable, qui se remet en question de façon permanente. Certains y parviennent d'ailleurs moins aisément : les fondamentalismes américains qui refusent les théories évolutionnistes en sont un bon exemple. Comment l'islam y fait-il face ? Comment reçoit-il spirituellement la culture scientifique ? Comment entre-t-il dans cette modernité ? Comment tolère-t-il qu'elle bouscule ses convictions ? Car je crois qu'il ne suffit pas simplement de chercher un compromis mais de se laisser bousculer, et ainsi purifier ses propres convictions spirituelles. La science rend à la foi chrétienne le service de la purifier. Et d'une certaine manière, elle rend ce service à toute attitude idolâtrique, en ramenant l'idole à ce qu'il est simplement : un objet parmi d'autres. Elle permet par exemple de passer de l'adoration de Jupiter à la compréhension des éclairs comme un phénomène météorologique. L'Église peut ainsi être reconnaissante à la science et aux avancées humaines de la confronter à ses principes fondateurs. Le concile Vatican II (au chapitre IV de la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, « Sur l'Église dans le monde de ce temps ») a livré un

paragraphe édifiant – rarement lu et commenté – sur ce que l'Église doit au monde. Car il définit certes ce que l'Église veut lui apporter, mais il donne aussi quelques lignes sur ce qu'elle en reçoit.

Toutefois, cette rationalité moderne, qui tend à vouloir devenir globalisante, prétend pouvoir tout disséquer et digérer, ce qui s'approche du totalitarisme, autre forme d'idolâtrie. Elle veut voir dans les religions des fragments d'anatomie à autopsier, elle veut en faire des pièces de musée à observer, mais elle refuse de prendre en compte toute attitude spirituelle. Nous vivons aussi en ce moment une postmodernité individualiste, qui, outre des aspects positifs, porte à considérer l'individu comme son seul et propre maître dans tous les domaines. Porteuse d'une douloureuse solitude jadis triomphante, elle écarte l'être humain du groupe. La liberté individuelle, revendiquée en France par les mouvements de Mai 68, est aussi devenue aujourd'hui, souvent, un objet de souffrance. Que fait-on de sa solitude lorsqu'on a divorcé trois fois ? Avec qui partage-t-on sa vie ? Certes, il reste du moins cette consolation : chacun est devenu responsable de lui-même, peut observer un discernement sur soi et ne se contente plus de répondre aux exigences de la famille. Maigre consolation de l'homme libre. La mondialisation a porté cette vision occidentale à travers le monde et bouscule à présent l'islam, dont les sociétés pratiquantes reconnaissent encore la force du collectif. Internet déplace les lignes, et l'on voit bien à quel point, puisqu'il a permis à la jeunesse égyptienne de trouver sa place dans ces nouvelles formes d'échanges et de communication que sont les réseaux sociaux. Et de se réunir malgré l'interdiction, pour finalement renverser Hosni Moubarak. Internet a joué là un rôle connecteur, mais la facette individualiste des réseaux sociaux commence à secouer les structures familiales, traditionnelles, voire tribales, qui perdurent au Moyen-Orient.

La poussée de ce monde rationaliste – souvent associé au monde chrétien –, gagné par l'individualisme et le matérialisme, génère une vague d'inquiétude au Moyen-Orient. Aux yeux des Orientaux, ce monde a perdu sa foi, et certains veulent sans doute résister à l'invasion culturelle en renforçant la tradition. Et si cette crainte peut générer un repli du monde arabe, elle s'en trouve renforcée par une problématique régionale grimpanche. Certains États tels que l'Égypte, la Jordanie, la Syrie, l'Irak ou le Liban ont également été humiliés dans leur lutte contre Israël depuis des années. Leur sentiment de faiblesse s'est accru sous la pression de la crise économique et avec lui le discours qui analyse les échecs du monde arabe comme étant celui de l'arabité. Au lieu de jouer la carte de la citoyenneté arabe, entend-on souvent, le Moyen-Orient aurait dû jouer celle de l'islamité. Un basculement est en cours depuis un certain temps. Certains pays arabes, qui s'étaient constitués contre les pouvoirs occidentaux, ont fini par les singer, se hissant à leur niveau en adoptant une organisation politique similaire, avec parlement et président. Un certain discours musulman – encore marginal – tend aujourd'hui à en faire un dévoiement dans lequel le Moyen-Orient s'apprête à perdre son âme, comme les Occidentaux viennent déjà de le faire.

Parallèlement à ces peurs qui s'élevèrent, une partie de la population musulmane souhaite avancer vers plus de liberté, une élévation du niveau de vie et une ouverture culturelle. Elle veut intégrer les données de la modernité à ses fondamentaux religieux, quitte à remettre en question un certain nombre de ses dogmes. Elle est prête à accepter la critique textuelle. À analyser et distinguer ce que le Coran et les textes sources doivent aux mentalités de l'époque et ce qui peut s'intégrer aux règles spirituelles et de vie actuelles. Chrétiens et juifs l'ont fait avec l'Ancien Testament, texte de révélation. Il comporte lui aussi une certaine dose de violence, qui exige parfois de tuer hommes, femmes et enfants, ou qui célèbre la victoire des armées de Dieu... Pourtant, nous continuons à en faire un texte inspiré par Dieu, grâce à ce travail de distinction entre les faits d'époque et les messages que nous avons appris à y lire. Grâce à une interprétation historique qui n'exige pas de revenir à un mode de vie ancestral pour se rapprocher d'une pureté de la foi. Ainsi, parler de retour aux sources, pour nous chrétiens, ne signifie pas revenir à des repères chronologiques mais spirituels. Le « bon chrétien » n'est pas tenu de vivre à la façon du I^{er} siècle, et il y a donc dans la révélation un discernement à opérer entre ce qui relève d'une culture et ce qui relève du message religieux. Lorsque saint Paul exige que les femmes soient couvertes dans une assemblée, sa parole s'inscrit dans une pratique culturelle et culturelle de son temps. De nos jours, les femmes dans nos assemblées ont la tête découverte, car il n'y a là aucun message religieux : la foi n'a pas à se préoccuper de tenues vestimentaires. En outre, le christianisme se détache d'une idéalisation des origines par son acceptation du temps. Puisque le Christ s'est incarné, qu'il a eu une existence terrestre, datée et reconnue, il a fait entrer Dieu dans l'histoire. Le message chrétien est donc gravé dans une temporalité et chaque année écoulée n'est pas un éloignement des origines mais un enrichissement de ce message. Ce qui confère à l'histoire un statut spirituel. Ce qui s'est passé entre la vie du Christ et l'époque contemporaine ne relève pas seulement de péripéties historiques mais d'un travail de l'esprit dans le cœur des hommes. Ce qui n'empêche pas, dans les moments les plus sombres et face à des événements durs, de se questionner sur le sens que nous avons donné à son message. Certes, l'histoire chrétienne a été émaillée de guerres de religions et de croisades, mais elle a aussi vu l'Église catholique créer l'université, des hôpitaux ou encore l'école populaire qui – n'en déplaise à François Mitterrand, qui avait affirmé que l'école populaire était née avec l'école publique 1 – n'a pas attendu la III^e République pour exister mais l'intervention des Frères des Écoles Chrétiennes, au XVIII^e siècle. L'islam, en revanche, ne considère pas que Dieu se soit incarné et donc qu'il soit entré dans l'histoire. L'histoire n'a donc pour lui aucune valeur spirituelle.

Je constate avec joie que des esprits éclairés font ce travail de discernement dans leur religion musulmane, mais je m'interroge encore : comment l'islam dans son ensemble peut-il le faire sans le soutien d'un appareil institutionnel ? Chacun peut se forger sa propre idée de sa religion et trouver

son propre rapport à la modernité, sans pour autant qu'il soit possible d'unifier cette vision au-delà de groupes sociaux épars. Ce qui laisse le champ libre aux intégristes, qui peuvent affirmer sans être contredits que le retour au véritable islam signifie un retour au VIIe siècle, par exemple.

Je perçois aujourd'hui chez les chrétiens d'Orient un véritable ébranlement de leur volonté de vivre dans une société à majorité musulmane. L'absence d'appareil institutionnel a d'autres conséquences regrettables comme la difficulté de discerner une frontière entre les musulmans modérés, ou moyennement modérés, et ceux qui peuvent plonger dans l'extrémisme, voire le terrorisme. Cette frontière s'est effacée peu à peu dans les conflits qui touchent la Syrie et l'Irak. Et là où les chrétiens avaient la sensation d'appartenir encore à leur société, les gens avec qui ils ont fait leurs études, leurs voisins, les habitants du quartier qu'ils connaissaient ont parfois tendu la main à Daesh. C'est sans doute ce qui fut le plus terrible dans la prise de Mossoul, notamment, pour ces chrétiens : ils ont non seulement été chassés en quelques heures de chez eux, mais encore les gens dont ils étaient familiers les ont trahis et ont contribué à piller leur maison. Je ne vis ni à Mossoul, ni à Raqqa, et il m'est impossible de discerner la réalité de ce phénomène, de savoir s'il n'existe plus de musulmans modérés en Syrie, ou si une grande part de musulmans ne reste pas simplement muette et passive parce qu'elle n'a plus voix au chapitre et ne veut pas risquer sa peau. Car, il faut aussi le rappeler, Daesh chasse les chrétiens mais persécute, torture et exécute les musulmans et les yézidis qui ne se soumettent pas. Une peur monte dans les camps de réfugiés du Kurdistan irakien de voir resurgir un extrémisme religieux même si Daesh était neutralisé et la paix restaurée. Cependant, la plupart des responsables chrétiens n'envisagent absolument pas de créer un éventuel « Christianistan ». Du moins ne l'imaginaient-ils pas jusqu'au début de la crise syrienne. Créer un État de ce type, sous protection internationale – donc de l'Occident –, ils le savent, serait un piège. Car les protecteurs n'assureraient pas sa sécurité indéfiniment. Un jour, l'Occident finirait bien par l'oublier et ses voisins lanceraient aussitôt leur vengeance. Actuellement, les responsables chrétiens mènent un combat pour la pleine citoyenneté dans les pays où ils vivent, pas pour la protection d'une minorité comme on le ferait d'une réserve d'Indiens. Ceci dit, je continue de m'interroger sur ce type d'éventualité. Même si cela ne devait être que transitoire, une zone de peuplement chrétien bien sécurisée ne serait-elle pas une solution à considérer ? L'idée me vient parfois même si elle reste évidemment l'opposé de ce que nous souhaitons à terme. Ce que nous réclamons ne semble pas encore envisagé par la communauté internationale, et pourtant c'est une demande compréhensible : que des communautés de religions différentes puissent vivre ensemble sur un même territoire avec les mêmes moyens d'appréhender leur citoyenneté.

Sans en être le spécialiste, je cherche encore l'espace où l'islam ouvre et traite les questions de son rapport au monde contemporain, de son rapport présent aux autres communautés. Je sais qu'il entend

et reçoit ces interrogations posées par des chrétiens, des responsables théologiens ou des scientifiques. Mais pour lui-même et en lui-même, où l'islam peut-il se questionner intrinsèquement ? Quelle réponse l'islam et les États qui s'en revendiquent peuvent-ils donner sur la question des droits des citoyens chrétiens ? Que font-ils d'Asia Bibi, toujours détenue et condamnée à mort pour blasphème au Pakistan ? Pourquoi n'y a-t-il pas de lieu de culte pour les chrétiens en Arabie saoudite ? Ce ne sont pas là que des cas isolés mais les symptômes d'un mal plus profond, sur lequel l'islam doit s'interroger.

Car je suis fermement convaincu qu'il ne pourra pas y échapper. Ne pas y répondre et fermer les yeux, c'est n'avancer que vers des impasses qui se matérialiseront par une forme d'archaïsme, toujours porteur de violence. Lorsqu'on se barricade contre toute remise en question, la seule réponse que l'on peut apporter est une violence immédiate. Lorsque Daesh se déploie, c'est parce que les sunnites en Irak n'ont pas trouvé d'autre forme de réaction. Ainsi, nous devons contrer Daesh et Al-Qaïda par une action militaire, mais la solution viendra de la manière dont les sunnites répondront au défi de la construction d'une société moderne.

Or, à force de refuser toute discussion par peur des amalgames – il est évidemment hors de question de laisser imaginer que tout musulman cache un djihadiste ou un terroriste, très loin de là –, que disons-nous aux musulmans ? De quoi discutons-nous ? Nos relations avec les musulmans ne peuvent pas se limiter à se saluer, se taper dans le dos en lâchant avec un sourire hypocrite que nous sommes tous frères. Expression aveuglante au possible : qui est le Père ? Pour certains, ce serait Abraham, dont nous serions tous les fils. C'est leur vision, pas la mienne. Je considère que nous sommes frères parce que fils de Dieu. Je refuse de laisser planer l'ambiguïté de cette maxime moderne, et il faut accepter le fait que nous n'ayons pas la même vision. Sans que cela nous éloigne. Mais il faut pour cela pouvoir s'ouvrir à la discussion.

Extrait de conférence de Mgr Gollnisch aux Bernardins

La question des minorités pourra être résolue par la citoyenneté. Il y a un refus absolu de repli communautariste et un refus d'une sorte de protection plus ou moins condescendante qui serait un retour en arrière. Les minorités doivent être perçues comme une chance, comme un levier d'évolution et nous appelons à un printemps pour le monde arabe qui partirait des minorités, qui ne serait pas un rapport de force mais un progrès humaniste. C'est par les minorités je crois, que nous pouvons avancer.

Dernier point et je m'arrête : la question religieuse

Elle est importante. Nous considérons, à l'Œuvre d'Orient, que nous devons avancer sur un chemin de paix et de respect. Nous n'avons jamais attisé les conflits que ce soit en Occident et en Orient et j'entends plus de cris de haine en Occident qu'en Orient.

Chemin de paix et chemin de respect : parce que ce sont des amis, nous devons pouvoir dire aux musulmans les questions qui sont les nôtres et entendre les questions qu'ils veulent nous poser. Où sont les chrétiens de Turquie, où sont les chrétiens d'Iran ? C'est tout de même une question. Nous devons considérer non seulement le problème historique mais le problème d'analyse Pourquoi ces chrétientés ont maintenant quasiment disparues ? Il faut absolument que nous avancions avec les théologiens musulmans, qui en sont bien conscients, vers une vulgarisation d'une théologie de l'histoire, une théologie de l'interprétation. Nous pensons qu'il faut revoir les structures d'autorité dans l'islam sunnite. Ce n'est pas possible qu'une religion aussi importante soit aussi fragile dans ses structures d'autorité. Il y a un siècle, il y avait un calife, turc, sultan, mais calife. Maintenant il n'y a plus de calife et nous voyons bien que cette fragilité institutionnelle de l'islam sunnite est un terreau favorable à toutes les prises de pouvoir plus ou moins autoproclamées, plus ou moins déviantes, plus ou moins violentes. Et je pense que beaucoup de musulmans sont dans un désir de distinction du religieux du politique. Ce sont des questions doctrinales, ce sont des questions que nous devons pouvoir réfléchir avec nos amis musulmans.

Au collège des Bernardins, le 28 mars 2018